

YANN  
BÉCU

LES BRAS DE  
MORPHÉE

HSN

**HSN** LES ÉDITIONS DE  
**L'HOMME SANS NOM**

YANN  
BÉCU

LES BRAS DE  
MORPHÉE

**HSN**  
LES ÉDITIONS DE  
L'HOMME SANS NOM

  
SCI-FI

Collection dirigée par  
**Dimitri Pawlowski**

**HSN** LES ÉDITIONS DE  
**L'HOMME SANS NOM**

**122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil**  
**contact@editions-hsn.fr | www.editions-hsn.fr**

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2018.

© Illustration de couverture : François-Xavier Pavion

© Illustration portrait auteur : Émile Denis

ISBN : 978-2-918541-65-3

— *Si ce roi s'éveillait, ajouta Tweedledum, vous vous éteindriez – pfutt ! – comme une chandelle !*

— *Jamais ! s'écria Alice avec indignation. D'ailleurs, si moi je ne suis qu'une espèce de chose dans son rêve, vous, qu'est-ce que vous êtes, j'aimerais le savoir ?*

— *Idem, dit Tweedledum.*

— *Idem, idem, dit Tweedledee.*

*Lewis Carroll, De l'autre côté du miroir (1871)*



# AU LECTEUR

Béni soit le clown blanc. Béni soit l'Auguste. Bénies soient l'insolence des pitres et les plaisanteries potaches. Bénis soient les précieux grimoires qui s'effritent entre les doigts quand on s'en saisit. Bénie soit la poussière qu'ils deviennent et qui fait éternuer.

C'est ma prière utile. Je lui dois la vie, sans plaisanter. J'y trouve les mots. Ces trente dernières années nous ont plongés dans des vertiges tellement improbables, tellement laids, tellement tordus, qu'elles échappent pour toujours à l'esprit de sérieux.

Béni soit le rire édenté de la vieille reine Hécube, qui résonna tout un matin parmi les ruines fumantes de Troie.

Voici notre histoire.

*Décembre 2080*





# 1

## RÉSULTAT DES COURSES

(2070)

— | Il est con, il est con, que voulez-vous ? C'est pas avec un bourrin qu'on va faire un cheval de course.

L'ambassadeur Safran venait de résumer un quart d'heure d'entretien au sujet des résultats scolaires de son fils. Ancien militaire, il se foutait bien de la rhétorique pédagogique d'antan et de ses compétences transversales. Pour lui, appeler un ballon « référentiel bondissant », ça avait toujours mérité huit jours de gnouf, voire une balle dans la nuque facturée à la famille du drosophile. Là-dessus, je ne lui donnais pas tort. Va pour huit jours. Il a posé un œil las sur son fils. Assis à sa gauche, grand front rêveur sur des épaules voûtées, le gamin souriait. Ailleurs, happé. Juste derrière l'indétrônable « nyctalope », au coude à coude avec « carabistouille », « bourrin » agit parfois en vrai sésame sur l'esprit des très jeunes. Celui-là gardait les yeux rivés au plafond de leur pièce où, sans doute, galopaient déjà les mustangs sauvages des bandes dessinées qu'il lisait à longueur de journée. Lorsqu'en classe je donnais les grandes lignes de *L'Éducation sentimentale*, lui savourait les aventures colorées du petit indien téméraire. Forcément,

les notes ne suivaient pas. *Yakari*, ça prépare mal au bac, j'ai pensé en bâillant. Trop long, *Yakari*, trop d'images, trop d'hypotexte. Trop complexe.

— L'heure tourne, tu dis rien à ton prof ? a demandé Safran.

Le fils a sursauté :

— Moi ? Ben si...

Puis il s'est tu.

— Eh bien vas-y, parle, a bougonné Safran en lui secouant gentiment l'épaule. Mais le père aussi semblait bien fatigué ; notre réunion approchait les vingt minutes, et le ton du reproche sonnait faux.

Le fils a regardé la caméra. Je lui ai assuré qu'il pouvait s'exprimer sans gêne. Safran l'a encouragé une dernière fois :

— Tu n'as rien à dire à monsieur... monsieur... ?

Il a levé vers moi un sourcil interrogateur.

— Monsieur Frimousse, j'ai dit.

— Tu n'as rien à dire à ton prof de maths, monsieur Trimouche ?

Je suis professeur de français. Le môme n'a pas relevé. Il a vaguement articulé :

— Ben... j'ai pas assez de temps pour lire tous les résumés du programme, je crois.

Le père s'est avancé vers la caméra :

— Bon, en tout cas son dossier médical est à jour, je l'ai envoyé la semaine dernière à la Vie scolaire du Lycée français : mon fils est un Quatre-heures. Le conseil de classe en tiendra compte, bien sûr ?

— Bien entendu, Votre Excellence.

— C'est tout, monsieur... monsieur... ?

— Monsieur Trimouche, j'ai dit, lèche-cul. Oui, c'est tout, Votre Excellence.

— C'est bien, c'est bien... Bonne nuit, Monsieur Trimouche.

Il a fait un geste vers l'écran pour se déconnecter, s'est interrompu :

— Vous êtes un Éveillé, non ?

— Oui, j'ai confirmé. Depuis huit ans je stabilise à douze heures par jour.

— Veinard. Vous avez le temps, vous. J'en suis à six, depuis le mois dernier. J'espère que ça va s'arrêter là, à cinq heures c'est la démission forcée. Pas de place pour les Marmottes... La diplomatie requiert du tact, et le tact c'est du temps...

— Ce fut un plaisir, Votre Excellence. Bonne soirée, Votre Excellence...

J'ai regardé à sa gauche. Une vague de doute est montée en moi. J'ai tout de même dit :

— ... et bonne soirée, Jachym.

Le fils n'a pas relevé. Il dormait déjà.

Le père a interrompu la connexion. Coup de tonnerre dans un ciel d'été : je me suis souvenu que son gosse s'appelait Jean-Gabriel. Non seulement je m'étais trompé sur le nom, ce que penserait simplement l'ambassadeur si jamais il avait été attentif en fin d'entretien, mais je m'étais aussi planté sur les notes. Sur tout, en fait. Vingt minutes de hors-sujet.

Jachym, c'était un autre môme de la classe, aux résultats catastrophiques, un Quinze-heures génial qui, sans doute pour crâner, lisait effectivement la version intégrale de *Yakari* pendant mes cours et rendait à tous les profs des devoirs supplémentaires de dix pages. Un emmerdeur. Il faisait tout trop long, ce Jachym, exprès pour faire chier. Il avait lu *in extenso* *L'Éducation sentimentale* et ne se gênait pas pour déclarer en classe que résumer, c'était raconter autre chose. Réduire l'histoire, avait-il encore dit, c'était réduire les personnages, et *L'Éducation sentimentale* avec des nains, ça n'était soudain plus très crédible. Je lui avais répondu : *L'Éducation sentimentale* peut-être pas, mais avec *Bouvard et Pécuchet* c'est envisageable, Jachym. Il avait soupiré, le con. Forcément, ce qui en une autre époque eût mérité les Félicitations du conseil de classe lui attirait désormais les foudres du corps enseignant, sous forme de sales notes et d'appréciations lapidaires.

Sur le dernier bulletin de Jachym, sans doute en hommage aux bons vieux proverbes d'un passé encore plus lointain où on savait dire les choses, le conseil de classe avait écrit :

« *Trop lent, trop chiant.* »

Jachym apprécia moyennement. Il nous le fit savoir dans une interminable lettre dont on ne lut que les premières lignes. Elle

rejoignit les autres, sur une pile près de la fenêtre de la salle des profs. Un jour, peut-être.

En revanche, les résultats du fils de l'ambassadeur de France à Prague étaient plus que corrects, et cela dans toutes les matières. En français, Jean-Gabriel Safran rendait même de très bons plans. Un sens de la problématique, le même. Vous lui donniez une étude comparée de trois courts poèmes du XIX<sup>e</sup>, disons le trio classique Baudelaire-Verlaine-Rimbaud, le cerveau de Jean-Gabriel vous problématisait tout ça au quart de tour : Verlaine, pédé. Rimbaud, pédé. Baudelaire, drogué. Problématique : une poésie de dégénérés. Note : 20. Il était ainsi capable de proposer des dissertations de dix lignes, construites, sobres. Un virtuose des temps modernes, en somme, qui avait compris qu'on n'écrivait que pour les autres, et que les autres n'avaient pas le temps. Faire court, c'était faire bien.

J'ai jeté un coup d'œil à ma montre. 21 heures. L'alarme personnelle avait-elle déjà sonné ? Mieux valait ne pas prendre le risque de me vautrer dans la salle de bains et de me réveiller douze heures plus tard sur le sol capitonné, avec un mal de dos des familles. Je me brosserais les dents au petit matin. Morphée est ponctuel et entre sans frapper.

J'ai rejoint la chambre. Aurélia respirait paisiblement. Je lui ai retiré son casque sans fil, ai récupéré l'ordinateur portable grand ouvert à côté d'elle, lui ai retiré son casque sans fil, ai posé le tout sur la petite table de chevet. Ne venais-je pas de lui retirer deux fois son casque ? Rêvais-je déjà ? Une belle endormie, j'ai pensé, sage geisha d'un fragile résumé chuchoté par l'autre, le japonais, le kawa, le bata... Je suis tombé comme une masse devant le lit. Ou j'ai rêvé que je tombais.

Je parlais pour douze heures d'un sommeil qui, comme tous les sommeils depuis le début de la pandémie, serait ininterrompu. Cette nuit-là fut peuplée de mustangs.



# 2

## LA BELLE ENDORMIE

(2070)

J'ai eu la méchante surprise de me réveiller au pied du lit, un sol dièse tenace dans l'oreille gauche. Septième octave, au jugé. L'épaisse couette qui recouvre le sommier m'avait épargné le traumatisme crânien, mais j'en étais quitte pour une bosse d'anthologie. Ça m'apprendrait à ne pas respecter les règles élémentaires de sécurité : au son de l'alarme personnelle, trouver fissa son lit, à défaut un support horizontal à peu près stable. Sinon, la gravité s'en charge.

C'est là l'une des mille caractéristiques de ce que les biologistes nomment depuis le premier jour *l'Insigna Morphei* : on s'endort en un instant, à heure fixe. Le choix du latinisme couvre en fait une ignorance totale de la nature exacte du Morphéus. Lorsqu'elle travaillait encore pour son Centre de recherche, Aurélia m'avait avoué que la biologie moléculaire ne permettait tout simplement pas d'expliquer Morphéus. Son apparition *ex nihilo*, sa progression sélective et par étapes, sa finalité, tout cela restait caché dans les méandres de connaissances qu'on n'avait pas. Une histoire de poule fatiguée qui trouve un couteau sacrificiel inca dans un laboratoire de physique quantique, selon elle. Aurélia avait toujours su

trouver le mot juste, l'expression qui fait mouche. C'était sa force. Avec cette histoire de poule elle franchissait encore un cap. Elle tutoyait désormais les anges, ma belle, elle parlait leur langue... En d'autres termes : elle commençait déjà à déconner.

Les particularités du Morphéus, nous les avons apprises sur le tas. Elles échappent à l'explication pour entrer, méprisantes, dans le domaine du fait.

D'abord, il n'y a pas de phases transitoires avant d'atteindre le sommeil paradoxal. On ne tombe plus dans les bras de Morphée, c'est Morphée qui vous tombe sur la gueule. Un instant vous êtes occupé à engueuler Jachym pour qu'il referme son exemplaire de *Yakari*, l'instant d'après vous faites des crêpes avec Yakari, et son cheval vous demande pourquoi c'est toujours Jachym qui prend. Vous êtes parti pour une engueulade de douze heures avec le canasson.

Et c'est la seconde particularité de Morphéus : le temps subjectif éprouvé est celui de votre montre. Il arrive de rester cloué, en rêve, douze heures de suite dans un aéroport. Votre avion-banane n'atterrit pas, pour des raisons absconses que l'hôtesse d'accueil ne révèle qu'en sanskrit. Bien entendu, la logique des rêves étant ce qu'elle est, il ne vous viendrait pas une fois à l'idée de quitter l'aéroport. L'impression laissée est assez étrange : tout revêt une importance supérieure, impérieuse. Vous poireautez, debout, l'œil rivé sur la porte d'embarquement. Douze heures en temps réel, un cyclone au ralenti.

La cohérence de certains rêves est le troisième trait particulier de Morphéus. Ils se délivrent parfois en séquences parfaitement chronologiques. Vous vous retrouvez quatre fois douze heures à l'aéroport. Derrière vous, les mêmes passagers en file indienne, face à vous, la même hôtesse impassible dont vous connaissez à présent le petit nom. La mienne s'appelait Shiva et sentait la banane.

J'ai gardé le meilleur pour la fin, bien que la véracité de l'information fasse encore très largement controverse : ces rêves pourraient être vécus en commun. Nos fakirs modernes se livrent à un entraînement quotidien rigide dans des églises désaffectées – méditation et gymnastiques respiratoires pré-sommeil. Les douze pionniers à s'être lancés dans l'aventure sont aujourd'hui grands

apôtres du Morphisme, religion d'un type tout à fait nouveau ; à ma connaissance, elle est la seule à présenter son arrière-monde comme une fiction. On débat, tout de même, on se moque ou on rêve, mais il est difficile de remettre en cause le culte d'une divinité dont les adeptes sont les premiers à reconnaître qu'elle n'existe pas. On conclut toujours que c'est affaire de foi : entre rêver ensemble et s'imaginer qu'on rêve ensemble, quel dieu ferait la différence ?

Les premiers mois, je fus tenté de faire l'essai. J'ai renoncé. Pas par scepticisme, par précaution. Je me souvenais qu'Aurélia m'avait tout de même bien emmerdé dans la vie réelle, du temps où elle dormait peu et crachait sur les chiens du quartier. Reconduire l'expérience en rêve, ça n'était pas forcément une idée de génie. La curiosité me taquinait, tout de même, quand je l'entendais glousser dans son sommeil. Morphéus a finalement tranché pour nous. Les gourous du coin proposent des séances méditatives bien trop longues. Même leur formule à cinquante minutes ne convient plus : fin 2064, ma belle endormie est entrée dans la grande catégorie des « Quatre-heures ». Sa vie lucide commence vers 5 h 30 pour s'éteindre sèchement aux alentours de 9 h 30. Forcément, elle a dû faire des choix.

Aurélia n'a pas su se défaire de son *habitus* cosmétique. Elle reste une cagole – terme délicieusement suranné qui désignait jadis des intellos urbaines au sourire ravageur. *Wekeep*-edia prétend qu'elles passaient la journée en pagne, canines au ciel, à croquer des grappes de raisin par en dessous. À mon avis, les cagoles étaient plutôt des putes, mais je ne suis pas historien. Pour ce qui est de ma belle, les longues séances de maquillage sont encore sacrées. La salle de bains, c'est son sanctuaire. Quand elle en sort, magnifique il est vrai, il ne lui reste que trente minutes pour son unique repas et une bonne heure de travail en ligne, le plus souvent au lit – Aurélia est téléopératrice pour une boîte de stimulants. On est loin des exigences de son ancien boulot, mais ça paie la taxe-temps. Je me souviens qu'à l'époque, ma belle a vécu comme un drame ses adieux à la recherche appliquée. La biologie moléculaire, c'était sa passion. Elle s'y est accrochée comme elle a pu. Fin 2054 elle a dû lâcher prise, son labo, ses collègues, et ce fut le début d'une lente plongée vers les abysses de nuits toujours un peu plus longues. Les

rails de cocaïne qu'elle s'enquillait en douce, c'était surtout pour supporter la peur du noir, du froid, du lourd silence qui l'attendait en bas, gueule grande ouverte. Ça a duré dix ans, un long voyage. Aurélia est passée comme ça de cinq à vingt heures de sommeil par nuit. Là voici au fond, comme tant d'autres. Elle fait désormais partie de la majorité silencieuse des « Marmottes ».

La procédure de licenciement est entièrement automatisée, c'est un logiciel qui vire : le programme 29-4. Cette gestion automatique des ressources humaines a fait l'objet d'un vrai consensus. On a pensé que cela éviterait injustices et règlements de comptes. Un jour où Aurélia arrivait une fois de plus en retard devant les portes de son laboratoire, sa carte magnétique n'a tout simplement plus fonctionné.

Il est neuf heures du matin. J'ouvre les yeux sur la moquette, grommelle et me hisse jusqu'au matelas moelleux. Les ressorts grincent. Je passe une main fébrile sur l'énorme bosse qui m'estampille le front. Elle va me tenir compagnie un bon moment, celle-là. Je penche la tête sur le côté. Pupilles perdues dans la blancheur d'un bras, j'inspire paresseusement les parfums ambrés de ma douce. Je m'étire enfin. Adossée à l'oreiller, Aurélia fait courir ses doigts sur le clavier du vieil ordinateur portable – une antiquité qui nous a coûté une fortune.

— Bien dormi ? demande-t-elle sans cesser d'écrire.

— Ça va.

— Pas pu te relever. Trop lourd.

— Pas grave, dis-je.

— Bosse au front. Salle de bains, pommade.

— J'essaierai de trouver ça.

— Deuxième tiroir, gauche.

Elle poursuit son travail pendant que je savoure, silencieux, notre demi-heure commune.

Les cliquetis métalliques ont soudain cessé. Je lui retire son casque sans fil, récupère l'ordinateur portable grand ouvert à côté d'elle, pose le tout sur la petite table de chevet. Bonne nuit, ma belle.

C'est dimanche, jour de repos : après un petit déjeuner copieux, je passe la matinée à relire huit tomes de *Yakari*.





# 3

## L'ANNONCE FAITE À MICHEL

(2050)

**L**a généalogie de Morphéus remonte à l'hiver 2050. J'étais tout jeune prof alors, et ronronnais dans le panier douillet de ma deuxième année au Lycée français de Prague.

Depuis le retour des petites vacances, les surveillants de la Vie scolaire passaient leurs matinées à remplir des billets de retard. D'ordinaire, ils faisaient entrer les motifs dans trois catégories : *Transport* – *Médecin* – *Réveil*, écrits en pattes de mouche, et cognaient là-dessus un tampon paternaliste aux armoiries de l'établissement :

— Tiens, reprends ton carnet, et que cela ne se reproduise plus. Suivant !

Michel, le vétéran des pions, QI de 184 et un amour des études qui le poussait à écrire thèse sur thèse, commençait à bouillir. Il appuyait tellement la pointe du stylo sur les motifs de retard que la marque du mot « Réveil » pouvait se lire deux ou trois pages plus loin. Je reconnaissais sa patte à ça.

Or, en ce joli mois de février, une ire tragique se lisait sur les tronches fatiguées des surveillants les plus débonnaires. Traits sombres d'Agamemnon au jour venu de sacrifier sa fille, tics

nerveux de Médée, mimiques flippantes de Caligula. Seul Michel arborait son petit air bonhomme de tueur en série – il restait de loin le plus inquiétant.

— Tu te rends compte, Pascal, m'avait-il dit sur la terrasse fumeurs du lycée, 30 % des élèves arrivent deux heures après le début des cours. À une minute par billet d'absence, j'ai plus le temps de rien, moi. Je la prépare quand ma thèse ?

— C'est une thèse sur quoi, cette fois ? j'avais demandé.

— Les gitanes et le maïs dans la France des années 80.

— C'est pas déjà fait, ce sujet ?

— Bien sûr que si. (Il avait rageusement écrasé sa cigarette.)

N'empêche que le prochain même qui arrive en retard, je le fais sécher dans mon garage.

— Avec les autres ?

— Avec tous les autres, avait-il confirmé d'une voix chevrotante, en plissant les yeux.

Il imitait sans doute un pote de primaire, un cousin, une vieille tante dans l'Aveyron. C'était toujours ainsi avec lui, il s'en foutait un peu de communiquer vraiment. Lui répondre, ça relevait vaguement de la chasse nocturne, personne n'était jamais certain d'avoir touché sa cible. J'avais tenté un demi-sourire en plissant les yeux à mon tour. Il m'avait jaugé de longs instants, avant de me servir un hochement de tête satisfait. Apparemment, on se comprenait. Insaissable, le Michel, l'ombre d'une ombre par une nuit sans lune.

Je m'étais dit qu'on pourrait tout de même avoir une sacrée surprise en le visitant un jour, son garage. Une intuition.

Si les surveillants aiguisaient leurs coutelas, le conseiller principal était officiellement entré en guerre. Depuis une bonne semaine, il avait au front cette veine sinueuse, étrange palpitation bleue qui gonflait à vue d'œil au fil de la conversation. Imaginez un grand dadais mou qui vous cause de la météo de la semaine passée en tenant dans la main droite un ballon de baudruche, et dans la gauche une aiguille. Impossible de ne pas être très distrait, impossible aussi de n'être pas très concentré. À cause de ce paradoxe, Michel poussait les collègues de philosophie à demander au plus vite un rendez-vous avec le CPE, de préférence sous un prétexte fumeux ; il promettait une expérience rare, qui ferait

voler en éclats les principes grecs d'identité et de non-contradiction. Être et ne pas être : une magistrale leçon de philo à deux pas de la salle des profs. Aux autres, il conseillait plutôt de presser le pas en passant devant la Vie scolaire, ou carrément de prendre le couloir du sous-sol pour rejoindre la cantine.

Morphéus en était à ses prémisses. Les changements brutaux des plages de sommeil, que nous découvririons dans la douleur à la fin de l'été, n'avaient encore frappé personne. Début mars, il n'était question que de pannes d'oreiller. Et notre réponse fut un coup de gueule. Le ras-le-bol des surveillants fut repris en chœur par les profs d'allemand, quinze jours plus tard par tous les autres profs, sauf ceux d'arts plastiques, qui avaient encore des trucs à coller. Nous en étions alors à 40 % d'élèves qui séchaient les trois premières heures de cours. De lourdes sanctions devaient tomber pour les retardataires récidivistes, entendait-on dans les couloirs. On va les virer de l'école pour les punir de ne pas y être, m'a dit un collègue d'allemand, en allemand. Sur le coup, ça m'a vraiment fait peur, ce vertige du paradoxe dans une langue parfaite. Comme les yeux bleus du collègue regardaient au loin, de surcroît à *travers* moi, je me suis fendu d'un petit « Shalom » discret et j'ai rejoint ma salle de classe. Allez, dictée. Ça rassure, les dictées.

En ce joli mois de mars, nous évitions encore de parler de l'éléphant dans la salle de bains : il y avait tout autant de retards parmi les collègues.

Fin avril, il fut convenu qu'on tiendrait un conseil de discipline exceptionnel pour dix élèves qui roupillaient plus qu'à leur tour. Le conseil aurait lieu le 25, à 8 h, juste avant les cours. Dans le jargon du métier, on appelle cela une « élection congolaise » : il suffirait de voter oui, tous. En cinq minutes l'affaire serait bouclée.

À 8 h 25, comme ni le proviseur ni le CPE n'étaient là, on dut ajourner.

— *Etwas stimmt nicht*<sup>1</sup>, a dit une voix à ma droite.

Je n'ai pas osé affronter encore les prunelles d'acier. Michel a râlé à cause de sa thèse, qui n'avancait plus.

---

1. « Quelque chose ne tourne pas rond. »

— C'est une thèse sur quoi ? a demandé le prof d'allemand dans le remue-ménage des cartables qu'on fermait, mais Michel n'a pas répondu.

Il a regardé ailleurs, par la fenêtre, là où on ne voit qu'un mur. Entre grands prédateurs, ils s'évitent, j'avais déjà vu ça dans un reportage animalier. Vers 10 heures seulement, le CPE était arrivé au lycée, les yeux bouffis et la veine un peu moins saillante. Impossible de joindre le chef. À 11 heures, le proviseur répondait enfin au téléphone, apparemment d'une voix pâteuse.

— Il pionçait lui aussi, le grand chef, m'a confié Michel. Crois-moi, Frimousse, il y a dans l'air quelque chose qui pue.

Derechef cet instinct des grands fauves : tous les sens en éveil, les griffes en terre et l'œil fixé sur la bouche du volcan. Il savait.

Il n'y eut jamais de seconde réunion pour le conseil de discipline. La nouvelle vint frapper tous les médias du monde le soir même.

Ce 25 avril 2050, à 20 h 30, j'entendis pour la première fois parler de Morphéus.



# 4

## COMME UN LUNDI

(2070)

Le Lycée français de Prague n'ouvre désormais ses portes qu'une journée par semaine, le lundi. Je prends le tramway automatisé de 10 heures pour m'y rendre, luxe franchement ostentatoire réservé à ceux qui peuvent s'offrir le temps d'attendre dans la rue. Nous sommes une infime minorité dans ce cas. Puisque le Morphéus s'est stabilisé pour moi à douze heures, je fais partie des 2 % de la population qui ont pu conserver un semblant de routine. Prendre le tram, faire la queue exprès dans la même boulangerie, pour un rien lever le nez au ciel, flâner dans les rues : nous sommes une poignée d'élus devenus, par une grâce rétroactive, exceptionnellement normaux.

Des fenêtres, parfois, nous essayons l'ocellade jalouse ou le crachat nourri d'un Deux-heures qui souhaite une mort violente à tous les Ènénerres, ces « Nouveaux Nouveaux-Riches » insupportables : ceux qui ont tellement de temps qu'ils ne savent plus quoi en faire, qui le jettent à la gueule des Deux-heures en s'arrêtant pour regarder les nuages, sous leurs fenêtres, et y voir des dragons, des mustangs, des elfes en cuissardes. Ça porte un joli nom, que mes heures d'oisiveté m'ont permis de dénicher dans le dictionnaire : la

paréidolie. Un bijou, ce mot ; quand on l'observe avec une attention flottante, ses lettres laissent émerger des formes, à tous les coups : mustangs, elfes, dragons en cuissardes.

J'arrive à l'arrêt de tram avec quelques minutes d'avance. Une légère bruine virevolte sur les visages, tous levés vers le ciel nuageux. Il y a là Leonid, un petit Douze-heures russe brillant, graine de champion d'échecs que Michel entraîne tous les samedis matins. Il est élève en sixième au Lycée français. Je soulève le bord de mon chapeau :

— Leonid...

— Bonjour, m'sieur Frimousse.

— Ça va ?

— Il pleut, j'aime bien.

— Les parents ?

— Bof. Maman vient de prendre encore une heure, on n'est plus alignés.

— Désolé.

— J'avais déjà l'habitude, m'sieur, depuis Noël on n'avait que dix minutes en commun avec maman... et comme elle est pas du matin, eh bien on parlait presque pas... Mais on s'écrit des lettres tout le temps, c'est pas comme si je l'avais perdue...

— Ton père ?

— Toujours pareil, six heures, toutes en commun. Dites, m'sieur, c'est vrai que le niveau a baissé ? Papa dit que le compteur électrique de la maison, il est plus fort que nous en maths.

— J'en doute. Ton père je l'ai rencontré, Leonid. C'est pas un furet.

— Quand même, les Cinq-heures de la classe du lundi, ils sont un peu mous en calcul, m'sieur.

— Ils sont plus lents, c'est tout. Lenteur et connerie, c'est deux planètes.

Il réfléchit un moment, le regard perdu dans les pointes de ses chaussures.

— Je crois pas, m'sieur. Dites, c'est vrai qu'avant les lois 29-4 on ne pouvait pas dire de gros mots ? Même les profs ?

— C'est vrai.

— C'était pas chiant de tourner autour du bol pour dire ce qu'on pense ?

— Du bol ?  
— Je veux dire du pot.  
— À l'époque, on avait le temps de tourner, Leonid. La politesse évitait qu'on s'étriepe au moindre désaccord.

Il relève la tête, interloqué :

— On doit pas dire : qu'on s'étripât ?  
— Si, mais à l'oral ça fait un peu snob.  
— D'accord... Avant le 29-4 il y avait aussi un truc, le « politiquement correct ». J'ai rien compris à l'article *Wekeep*.

— Pas évident à expliquer... Si je prends un cas concret ça sera plus clair... Tiens, par exemple on ne prononçait jamais les mots « vieux » ou « sourd », ni même...

— Pourquoi ?

— Pour signifier qu'on n'était pas méprisant. J'ai une petite anecdote à ce sujet : vers la fin des années 20, le président polonais...

— Qu'est-ce qu'on disait à la place ?

Nouvelle règle de la conversation à l'œuvre : *digression, piège à con*. Ne pas hésiter à interrompre pour gagner du temps. Je n'ai jamais vraiment su prendre le pli. Ça me chatouille un peu les narines, je n'en laisse pourtant rien voir :

— On disait « malentendants » pour les sourds, et pour les v...

— « Malentendants » ? C'est encore plus méprisant, je trouve... Un peu comme bien montrer qu'on met des gants pour toucher de la merde.

— T'es une fine mouche, toi. Voilà le tram.

Choix des mots discutable. Je pensais lui faire plaisir, mais je lis clairement dans ses grands yeux d'enfant qu'il est en train d'associer « mouche » à « merde » et de se demander si c'est vraiment un compliment. Tant pis, pas le temps d'expliquer : au bout de la rue, le long serpent de verre freine déjà.

— On continue à parler dans le tram, m'sieur ?

— Non Leonid, tu me saoules. Fatigué.

— D'accord. (Le gamin s'éloigne de quelques pas pour prendre l'arrière du wagon.) À tout à l'heure en classe, m'sieur.

Le tram s'arrête, je monte. C'est notre routine depuis presque deux ans : je repère deux places libres en vis-à-vis et m'installe.

— On fait les vies imaginaires ?

Leonid vient de jeter son cartable sur le siège côté couloir, et il s'accoude au rebord de la fenêtre, juste en face de moi.

— M'sieur Frimousse ?

— Toi, je vais te mettre dix minutes de colle.

— Je crois pas. Les vies imaginaires... On commence ?

Je souris. Ce jeu rythme chaque lundi notre traversée de Prague.

— Bon, dis-je, puisque tu insistes... Tiens, le couple qui marche.

Leonid pose ses petites mains sur la vitre.

— La vieille et le taré ?

— La... oui.

Il inspire, prend une voix mystérieuse :

— C'est... C'est des voyageurs dans le temps...

— Futur ou passé ?

— Futur... Ils viennent ici... pour... pour chasser. Dans le grand sac de la vieille il y a des peaux de licornes... parce que la nuit, le taré sort en secret de la Grande Couronne et il les tue à mains nues !

— À mains nues ?

Il tend deux doigts écartés :

— Droit dans les yeux. Technique russe, *maskirovka*, personne te voit, *systema*, personne s'en va !

— Ils en font quoi, des peaux ?

— Ils les revendent. Dans le futur, les licornes ont disparu...

Elles sont collector. Voilà, c'est tout.

Je hoche la tête :

— Pas terrible, mais distrayant. La moyenne.

— À vous, m'sieur.

Le tram redémarre lentement. J'invente une fadaise un peu poussive qui meurt de vieillesse deux minutes plus tard, pas ma meilleure celle-là.

— On va travailler sur quoi ce matin, m'sieur ?

— On va lire *La Barbe-Bleue*. Fortune, château, porte close, nouvelle fiancée, porte ouverte, cadavres, sonnerie.

— En entier ? Les vingt minutes ?

— Les vingt minutes.



— Chouette ! (Il se met à observer les passagers du tram, revient à moi.) Vous pouvez me raconter l'histoire de l'autre fois ?

— Laquelle ?

— Le petit prince, dit-il en se frottant les mains, le coup de la fontaine.

— Tu la connais par cœur.

— J'aime bien quand même, surtout les détails. Et puis je vous écoute pas vraiment, c'est un peu comme en classe. Je regarde par la fenêtre en même temps, je pense à d'autres histoires. Plus tard, je veux être écrivain.

— Tiens, c'est nouveau, ça... Et tu veux écrire quoi ?

— Des résumés d'aventure, mais pas des résumés d'amour, ou alors juste pour m'entraîner. Des résumés de science-fiction, aussi. J'y mettrai plein de détails, je ferai des résumés super longs, genre trois cents ou quatre cents pages.

— Quatre cents pages, c'est plus un résumé.

Il se penche et chuchote :

— Le coup de la fontaine, m'sieur ?

Il se cale contre la fenêtre. Je commence.

— Voilà... Dans le désert, le petit prince rencontre un marchand, qui vend des pilules contre la soif...

— Il est habillé comment, le marchand ?

— Comme un gland.

— D'accord.

Cette demi-heure sur les rails d'une ville quasi déserte est chaque lundi un plaisir cruel. La beauté trouble des rues bien nettes rappelle une foule qu'on aimait, ici le fantôme d'un fleuriste, là l'ombre d'un violoniste tzigane qui tôt le matin jouait Bartók en donnant la météo de la journée – il se trompait toujours. Un peu plus loin sur l'avenue Národní třída, des boules de poils font la gueule ou se perdent en suppliques aboyées qu'on n'entend plus. On les attache en semaine au pied de l'opéra, parce que leurs maîtres n'ont plus le temps de les sortir trois fois par jour. Les ex-meilleurs amis de l'homme attendent et pissent là, du dimanche soir au vendredi, ficelés en hardes tristes aux mêmes poteaux grisâtres. Les corvées de chiens commencent en général à l'aurore. L'heureux élu du bloc remplit les gamelles collectives, fixe les multilaises et contrôle, comme il peut, les dizaines de promenades

rapides au cul des meutes bruyantes de toutous surexcités. Le tram redémarre. En traversant le pont Most Legí, la lenteur nostalgique de la Vltava convoque un instant les centaines de pédalos paresseux jadis loués en été par les fumeurs de joints, et les Suisses. On devine loin derrière ce qui reste du château de Prague, tout droit sorti d'un conte de fées, désormais propriété officielle de la belle au bois dormant.

J'ai fini de raconter l'histoire du petit prince et de la fontaine. Leonid annonce que le petit prince est un type qu'il aurait aimé connaître, parce que marcher lentement vers une fontaine, c'est une chose qu'il fait lui aussi souvent. C'est décidé, m'annonce-t-il : il va lire le bouquin.

— Sinon, c'est quoi le livre le plus long du monde ?

— Tu veux dire le roman ?

— Ben oui.

— *Le Grand Cyrus*, je dirais, un livre de Madame de Scudéry, une Française. Plus de douze mille pages dans l'édition originale.

Il pousse un sifflement admiratif.

— Ça raconte quoi ?

— Une histoire d'amour. Cyrus est épris d'une femme, mais ça se complique. Douze mille pages plus loin, ça se résout.

— Vous l'avez lu, avant ?

— Parcouru seulement, un soir de Noël.

— Pourquoi pas l'avoir lu en entier, m'sieur ?

— *Le Grand Cyrus*, à mon époque, c'était l'équivalent d'un roman de cinq cents pages maintenant, si tu prends le point de vue d'un Quatre-heures. Une montagne.

Leonid soupire qu'il aimerait bien, lui aussi, vivre une vie de douze mille pages. C'est décidé, m'annonce-t-il : il va lire le bouquin.

Je ne lui dis pas que les exemplaires du Lycée français ont servi de combustible pour la cheminée d'un collègue lors du terrible hiver 2058. Je lui dis encore moins que ce collègue frileux, c'était moi. Tout en nourrissant la cheminée, j'avais ouvert le vingtième volume, histoire de ne pas mourir idiot ; puis j'avais lu, avec frénésie. Les pages des premiers volumes cramaient plus vite que mes yeux ne parcouraient les lignes. Du lourd papier bouffant à fort grammage, pourtant. Le feu a méthodiquement grignoté mon avance, et au soir du deuxième jour il avait emporté le reste.

Si Leonid est sérieux avec ses projets de lecture, je lui passerai plutôt les sept volumes de *La Recherche*, aussi barbotés à l'école. Le bœuf à la casserole de tante Léonie, les biscuits colorés comme des perles et le fromage à la crème rose, la madeleine dodue de Combray à demi fondue dans une tasse de thé, l'orangeade aux lèvres d'Odette, son homard à l'américaine, il goûtera toutes ces pages en prenant son temps. Proust, j'avais pas pu brûler. Il aurait fait trop froid, après.

Nous sortons du tram à la station Arbesovo naměstí. Sur la centaine de mètres qui mène au lycée, Leonid m'explique avec enthousiasme que les requins-tigres ne dorment jamais.





# 5

## LE GRAND BOND EN ARRIÈRE

(2050-2054)

**N**ous étions près de onze milliards sur la planète en 2050 – le quintuple de ce qui reste aujourd’hui, estime-t-on. Cela aurait pu être pire encore. Si Morphéus n’a pas rayé l’humanité des cartes, c’est parce qu’il s’est laissé voir de loin et qu’il a pris son temps. Inéluctable mais prévisible, il a cheminé pépère sans nous réserver trop de surprises, passé les deux ou trois premières. Vingt minutes de sommeil en plus par-ci, une heure par-là, rebelote un mois plus tard.

Des sommes colossales ont été investies dans la recherche. Les analyses en laboratoire menées la première année n’ont pourtant rien donné. Morphéus ne se révélait jamais que sous la forme de symptômes : pas une molécule, pas un gène, pas une enzyme qui pût expliquer la vague de sommeil. La panique s’infiltrait dans les chaumières, la dépression nerveuse dans les labos.

Quand le Morphéus s’est mis à jouer avec les plages de sommeil, le lycée est devenu un vrai cirque. En classe, j’étais aux premières loges pour observer le spectacle. Pas une heure ne s’écoulait sans qu’une chute bien ajustée ne vienne briser la monotonie

du cours. Les hypothèses allaient bon train : vengeance de Dame Nature, punition divine, fuite d'un laboratoire polonais, invasion des Atlantes, coup de pute des Slovaques, pour n'évoquer que les plus raisonnables.

Un collègue de philosophie avait une théorie bien à lui. Il voyait en Morphéus un phénomène essentiellement linguistique. Il avait même fait un long papier là-dessus, aimanté un mercredi midi au panneau de la salle des professeurs. Il n'a pas fallu une heure pour que de grosses lettres rouges traversent l'article de part en part :

*Foutaises*

assorties d'une convocation à la première récréation du lendemain et d'une signature qui promettait un vrai moment de western : Michel. La nouvelle s'est répandue dans les couloirs comme une traînée de poudre. Le mercredi, c'était mon jour libre. J'ai malheureusement manqué les paris organisés cet après-midi-là.

Le matin du duel, j'approche en sifflotant de la salle des professeurs. À cause d'un exposé, mon cours a quelque peu débordé sur la pause, mais il reste encore dix minutes. J'ai bon espoir d'obtenir à l'œil une capsule de café. J'entre. À ma grande surprise, la pièce est bondée. Des cris d'orfraie, des rires. La salle entière assiste au spectacle. Au premier rang improvisé, les collègues d'allemand s'empiffrent de noix de cajou bio. C'est le jury de la joute, déjà bien entamée.

— Les mots, je te dis ! tonne James. Tiens, un peu comme la religion.

— Qu'est-ce que tu racontes..., ronchonne Michel.

— Eh bien, la religion, c'est un virus linguistique qui s'attaque à la raison. Les mots « paradis » ou « dieu », les sophismes de la cause première, tout ça fait dysfonctionner la logique.

Michel secoue la tête :

— Pas très rigoureux pour un prof de philo, James. Au mieux, c'est une analogie.

— Là, faut expliquer..., intervient un collègue d'allemand.

Michel lui coule un regard en biais, celui de la tante aveyronnaise :

— Une analogie, c'est une identité de rapports. La niche est au chien ce que la maison est à l'homme. Ça veut ni dire que la niche est une maison, ni que l'homme est un chien, tu vois ? C'est « *comme* », la clef. L'homme est avec sa maison *comme* le chien est avec sa niche.

Coincé entre l'entrée et les premiers casiers, je lance un appel à la cantonade :

— Quelqu'un peut m'avancer une capsule de café ?

— Chut !

Une bonne dizaine d'index portés aux lèvres m'invitent à la mettre en veilleuse, pendant qu'un collègue de physique du premier rang me pousse gentiment le bras : il ne peut pas voir. Je m'aplatis comme je peux contre les casiers. Michel vient d'arracher du panneau de liège le papier estampillé « foutaises ». Il l'agite sous le nez de James :

— Dans ta petite théorie, la religion est *comme* un virus, la raison c'est *comme* ton système immunitaire. C'est une analogie.

James secoue la tête :

— Non Michel, c'est *comme* une analogie.

Les profs d'allemand approuvent à voix basse.

— *Nicht schlecht, nicht schlecht.*<sup>2</sup>

— Avec une logique si fautive, maugrée Michel, certains mériteraient *comme* des tartes dans la gueule.

Rire général. Les applaudissements nourris du fond de la salle avancent en vagues de plus en plus ténues, jusqu'au premier rang qui n'applaudit pas – deux ou trois visages contrits se tournent même pour signifier qu'ils condamnent toute forme de violence, eux. Je profite de la brèche pour remonter au front :

— Capsule ? Quelqu'un ?

Cette fois-ci personne ne me prête attention, sauf le collègue de physique qui me pousse un peu plus rudement le bras : il ne peut pas voir. La joute reprend déjà.

— Morphéus, pour toi, c'est un virus linguistique, t'en démords pas ?

— C'est ça, acquiesce James, mais il recule prudemment, sans doute échaudé par l'analogie de la claque, et parce que Michel s'est déjà battu deux fois la semaine passée.

---

2. « Pas mal, pas mal. »

Il poursuit :

— Certaines combinaisons de mots activent le Morphéus, j'en suis persuadé. Pas toujours les mêmes, pas toujours au même moment...

— Quelles combinaisons ?

— J'y travaille, Michel. Entre nous c'est un peu plus compliqué que les échecs...

— En somme, t'as que du vent...

— Du vent, et ce que je vois tous les jours, Michel... Tu veux un exemple ? Ce matin encore trois élèves se sont endormis en plein cours... alors qu'ils étaient arrivés frais comme des gardons ! C'est pas un hasard si je parlais à ce moment-là, crois-moi... J'ai dû dire un truc qui a déclenché Morphéus, c'est peut-être un mot, une suite de mots...

De concert, les profs d'allemand font soudain semblant de dormir. Plusieurs collègues de la deuxième rangée les imitent, et tout ce joli petit monde dodeline de la tête en réprimant le fou rire. Michel lève les paumes au ciel :

— James, *par définition* un prof fait dormir ses élèves. La séquence linguistique que tu cherches, c'est « *sortez vos affaires* ». (Il s'est retourné vers les germanistes.) Regardez-moi ça, les SS ont capturé une blague...

Celui du milieu, toujours avachi, ouvre un œil menaçant :

— C'est nous qu'il traite de nazis, Émile Louis ?

— Si je te dis oui tu vas sortir ton revolver, comme au bon vieux temps ?

— Répète un peu pour voir !

Il a bondi de sa chaise, l'œil bleu furibard et les poings serrés. Le second germaniste s'écarte en gloussant ; le troisième, on s'en rend compte soudain, est réellement endormi. La cloche retentit. Une clameur déçue s'élève du fond de la salle, mêlée aux raclements des chaises ; les collègues commencent à sortir. Le prof de physique s'est aussi levé, et me pince vicieusement le bras : il ne peut pas passer.

— Je vais le ramener chez lui, offre James, qui s'est approché du roupilleur.

— Je te donne un coup de main jusqu'à la voiture, dis-je en me frayant un chemin. Les clefs, poche de gauche... Vois aussi si y'a pas une capsule de café.



Derrière moi, la voix nerveuse de Michel transperce le brouhaha :

— Non, toi, répète un peu !

Pour la troisième fois en deux semaines, il s'est battu avec le même collègue d'allemand.

Il faut bien admettre que Morphéus commençait à nous rendre tous dingues, grands fauves et humains.

La rentrée de septembre 2050 n'a ressemblé à aucune autre. Près d'un quart des collègues et élèves s'endormait régulièrement en plein cours, en salle des profs, dans les couloirs, aux gogues. Un bus de l'ambassade ramenait les dormeurs chez eux pendant les pauses. Bientôt il a fallu deux bus, puis trois, et l'ambassade a fait savoir qu'elle avait d'autres chats à fouetter. On s'en doutait alors déjà un peu, parce que la veille un de leurs chauffeurs s'était endormi au volant sur le chemin du lycée.

On invita les gros dormeurs à désormais rester chez eux. « L'École pour tous » fut l'un des premiers idéaux républicains à tomber.

La transition vers le travail en ligne n'a pas pris deux mois. Une pluie de décrets s'est abattue sur l'Europe. Elle s'infiltrait partout, la Défense, le Commerce, la Justice, et bien entendu l'Éducation. À compter de novembre 2050, nos leçons ont dû être disponibles en podcast. Cette mesure largement cosmétique ne tiendrait pas, nous le savions. Elle n'empêcherait personne de roupiller à la maison.

Nous pouvions limiter la casse. Si nous choisissions de compenser notre incompétence médicale par quelques précautions logistiques, il y avait encore un espoir de ne pas rejoindre dinosaures et Néandertaliens au club des disparitions mystérieuses.

Dans un même élan, l'humanité s'est mise à calculer.

Vers octobre 2050, peu ou prou tous les bureaux de statistiques ont dessiné la même prospective. Extrapolée des observations menées sur six courts mois, elle n'avait rien pour nous réjouir : dans les cinq années à venir, la progression arithmétique des heures de sommeil laissait envisager 100 % de la population

mondiale touchée, pour une moyenne de veille quotidienne estimée à quatre heures. Cette moyenne serait un plafond, disaient les statisticiens. Sauf si on se trompe, ajoutaient-ils.

Les gouvernements du monde entier ont encore hésité quelques mois, fait du pied aux laboratoires d'analyses biologiques, en vain. Tous nos jetons furent alors placés sur la savonnette des bureaux de statistiques. « Sauf si on se trompe », c'était encore ce que nous avions de mieux. L'ensemble du plan qui allait façonner l'Europe des vingt années à venir a été fondé là-dessus. Plutôt que de crever la gueule ouverte cinq ans plus tard, les décideurs ont posé une question en des termes pour une fois simples : comment survivre dans un monde où l'on dort en moyenne vingt heures par jour ?

Au printemps 2051, notre président l'annonça pompeusement dans une allocution en direct restée célèbre, parce qu'il s'effondra juste après sa petite phrase :

« Il est temps d'organiser notre désorganisation. »

Joliment dit. L'arsouille dort désormais vingt-trois heures par jour, dans un bunker présidentiel qui ne sert plus à rien, sans doute du sommeil du juste.

La Grande Réorganisation (2051-2054) a sauvé une partie de l'humanité, au prix fort. Nos paradigmes politiques et moraux ont pris un sacré coup dans l'aile. Suppression quasi totale des libertés individuelles, conscriptions à la volée, chaque bulletin officiel apportait son lot de surprises.

La devise actuelle de Prague en dit long sur le changement des mentalités : « Structure, ponctualité, synthèse ». Celle de ma rue, imaginée par l'Autrichien du septième, est encore plus explicite : « Structure, structure, structure ».

Les crèches d'État de la première année nous ont laissé en bouche un goût amer. C'étaient dix gratte-ciel sur les hauteurs de Višerad, d'énormes tubes à fabriquer de la solitude. Les gros dormeurs de la région laissaient là leurs mômes et venaient les voir quand ils pouvaient. Le plus souvent, ils ne pouvaient pas, et les

jours de chance la malchance frappait : les mêmes dormaient au moment de la visite.

Les lois de 2052 ont résolument tourné le dos aux macrostructures gérées par la capitale. Puisque penser les choses en grand ne menait à rien, on les a pensées en petit. Nous sommes passés du jacobinisme rouge à un fascisme de proximité qui sent bon la campagne, celle des hameaux fleuris, des mariages consanguins et des pendaisons à la bonne franquette.

Chaque ville est une entité autonome constituée de microcollectivités, les rues, qu'il faut nourrir avec son temps. Les priorités locales sont annoncées par le chef de bloc à chaque fin de semestre. Services à la personne (livraisons à domicile, baby-sittings collectifs), sécurité (surveillance des entrées d'immeubles, rondes de quartier), et entretien des rues (désherber les fissures, reboucher, vérifier les canalisations, pomper les eaux souterraines). Ces occupations-là paient peut-être moins que les services électrotechniques, mais l'embauche y est facile.

Les ambassades n'ont pas disparu. On ne désespère pas de trouver un jour une solution à Morphéus. Elles seront là si les rues se réveillent, et à leur tour elles réveilleront les États. Pour le moment elles se taisent, dieux cachés qui de loin observent l'activité fantomatique des autres capitales. Les missions diplomatiques et culturelles fonctionnent avec un personnel restreint, et les interférences locales sont quasiment nulles.

Passé le lundi, c'est en ligne qu'on essaie d'éduquer. Le « programme scolaire » pré-Morphéus nous est désormais à peu près aussi utile qu'un « programme spatial ». Il prête à la rêverie, cinq minutes, puis la réalité nous rappelle à l'ordre. En langues, les seules compétences encore évaluables, c'est « garder les yeux ouverts », « savoir résumer » et « ne pas trop ramener sa fraise ». La priorité est donnée aux matières où l'on mesure, et parmi elles surtout à celles où l'on apprend à démonter, à réparer et à remonter ce qui existait déjà. Le nouveau caïd des conseils de classe, c'est le prof de techno. S'il dit que Jean-François fait bien les soudures, Jean-François passe. Moi, quand je l'ouvre, les autres ne font même plus semblant d'écouter. Lors du dernier conseil en ligne, un collègue de physique a même lâché :

— D'accord Pascal, mais on s'en fout un peu qu'il sait pas maîtriser ses subjonctifs des mots. C'est pas comme si que c'était grave.

J'ai passé le reste de la réunion de dos, sans même éteindre la caméra, à perfectionner ma sauce gribiche. Ni vu, ni connu.

Sur le plan théorique, Morphéus nous a fait perdre des siècles. Il y a, tout simplement, des questions qu'on ne se pose plus : Qu'est-ce qu'une connaissance ? Comment la produit-on ? Comment la valider ? L'épistémologie se pratiquait bien au chaud, posément, avec le ventre plein ; elle est un luxe qu'on ne peut plus s'offrir. Ce qui nous intéresse, à présent, c'est la retape et l'entretien : Qu'est-ce qu'une pompe hydraulique ? Comment produit-elle ? Comment la faire durer ? Les chemins de la connaissance, c'était bon quand on avait le temps de flâner.

Dans mes cours, j'apprends à faire des synthèses, à parler en mots-clefs, et pour maquiller le cadavre du mammoth je résume Proust. C'est surtout à cause de ça, les résumés de *La Recherche*, que chaque vendredi je vais m'assommer à coups d'absinthe dans le bar qu'a ouvert Michel après sa démission.

Certains pays comme la Corée du Nord ou la Biélorussie ont connu une transition remarquablement facile vers le nouveau monde, il est vrai, mais ils sont une exception à la règle. Ils étaient prêts, les veinards. Bien des nations ont payé leur attachement à l'esprit de finesse et aux acquis démocratiques d'antan par un violent retour à la préhistoire.

Avec son Intranet à haut débit, Prague a survécu dans un Moyen Âge connecté.